Document généré le 1 juin 2025 23:55

XYZ. La revue de la nouvelle

J'ai vu

Virginie Boissonnault

Numéro 97, printemps 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2790ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boissonnault, V. (2009). J'ai vu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 53–53.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

J'ai vu
Virginie Boissonnault

C'était encore ce fameux bruit. Toutes les nuits, il entendait ces étranges murmures et ces bruits de pas au sous-sol, juste en dessous de sa chambre. Chaque fois, un frisson lui parcourait les veines. Quel monstre, quel fantôme trouvait refuge chez lui ? Au fond, il savait. Il agrippait solidement son ourson préféré pour chasser la peur, faire fuir les démons qui couraient dans sa maison, dans son esprit. Tous les soirs, avant d'aller dormir, il jetait un regard vers la porte du sous-sol, essayant en vain de voir à travers elle pour ne jamais avoir à descendre et à affronter la peur en face. Cette nuit-là, il en eut assez. Il prit son ourson par la main, posa ses petits pieds nus sur le parquet et marcha courageusement dans son pyjama lapin. Il descendit au rez-de-chaussée en prenant bien soin de rester silencieux. Il n'entendait que les pas à l'étage du bas. Des bruits rapides et sourds. « C'est peut-être un troupeau de gentils lions, ou des lutins qui font la course… », pensa-t-il. Mais au fond, il savait. Lorsqu'il ouvrit la porte du sous-sol, les bruits cessèrent. Il descendit nerveusement les marches froides. Une noirceur d'encre enveloppait la pièce à l'exception d'un rayon de lune qui traversait la fenêtre et venait éclairer la porte du petit débarras. Il resta immobile pour écouter si les bruits recommenceraient. Il fixait la petite porte et crut voir bouger quelque chose. Son cœur battait très fort. Il était certain d'avoir vu la poignée de la porte tourner. Il retint son souffle. La porte s'entrouvrit en un grincement malicieux. Soudain, un bruit se fit entendre à l'étage. « C'est papa qui se lève », pensa-t-il. La porte du débarras s'était refermée. Il remonta à la course et tira la porte derrière lui. « Si papa apprend que j'ai voulu parler à l'enfant caché dans le débarras, il m'enfermera là avec lui. » Au fond, il savait.